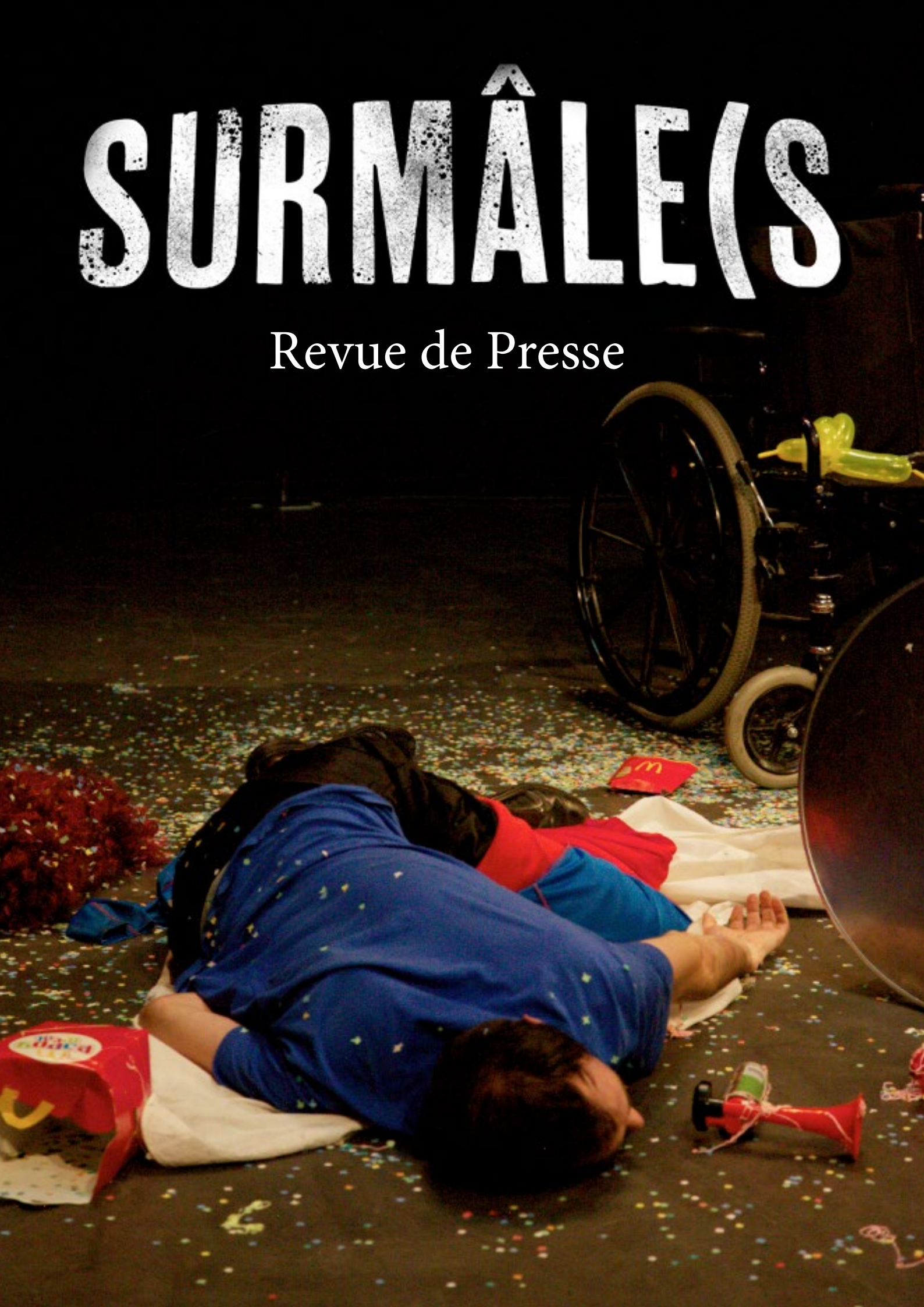
SURMÂLE(S

Revue de Presse



LA GALERIE
DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

Dans l'espace enfumé d'un restaurant chinois, trois hommes en costume sont attablés. Les mines sont graves ou inquiètes, la tension palpable. Tout à coup, alors que le malaise culmine jusqu'à exploser, ça explose justement : une fusillade s'abat sur les truands qui ripostent, roulent au sol, esquivent, sautent en tous sens. Ils sont morts à présent. Et oui. **C'est fini. Ça va commencer.**

La Compagnie Gérard Gérard est indéfinissable. Du moins, l'on doit pouvoir en saisir l'essence avec le recul des années, après avoir assisté à plusieurs de leurs pièces en salle ou en rue, ou à quelquesuns de leurs courts (et long) métrages. Comme on dresse un plan d'ensemble, un paysage. **La compagnie Gérard Gérard est un paysage accidenté où d'une création à l'autre, tout peut arriver.** Parfois ils sont une dizaine sur le plateau ; parfois il n'y en a qu'un seul. Ceux qui auraient assisté à leur «Pyrame et Thisbé» seront moins désorientés que d'autres à la vue de «SurMâle(S», qui **repose sans détour la question du public, cruciale**. Les comédiens se montrent désarmés, vulnérables face à nous, dans un réel désir d'échange et de partage. Les prises à parti, réelles ou faussées, nous sortent de notre zone de confort.

Mais outre ce rapport particulier au regardeur qu'impliquait déjà **leur magnifique «Pyrame et Thisbé»**, c'est au même désir que puise «SurMâle(s». Il réunit le même trio (ou presque) et surtout la même envie de jouer comme un instant de tous les possibles, un espace de liberté totale, un défoulement et une revanche sur l'existence. **C'est flamboyant, détonnant. Cela parle des rêves. De ceux de la petite enfance de l'imagination d'un bonheur idéal**, je veux être princesse ; de ceux formés la nuit quand l'inconscient s'emballe et laisse surgir des images absurdes. Ainsi le spectacle repose énormément sur le visuel, malgré le rien de décor les accessoires vont et viennent, colorés et incongrus, reviennent (une statuette chinoise de chat porte-bonheur comme un gimmick évolutif). On a beau ne voir que trois hommes se démenant beaucoup, certaines scènes s'impriment durablement pour reparaître plus tard, comme les réminiscences d'un songe. Et **comme le déroulement d'un songe, cela avance avec la fluidité propre aux associations d'idées** : un personnage en devient un autre, une scène évoque une précédente et lui fait échos, les situations glissent sans heurt, insensiblement, et pourtant l'on passe du coq à l'âne (ou du cochon au chien). Parfois cela se rompt, sitôt qu'un rythme pourrait s'installer il est immédiatement cassé. Que ce soit sec ou très doux, ce drôle d'enchainement génère **un équilibre qui refuse toute place à l'ennui** et rend la grosse heure de spectacle trop courte, à peine une mise en bouche. **On ne peut raconter «SurMâle(s», car «SurMâle(s n'est pas un récit.** Mais ce n'est pas pour autant qu'il ne raconte rien, au contraire : quand «Pyrame et Thisbé» gardait de bout en bout sa légèreté jusque dans les scènes tragiques, le rire de SurMâle(s est un rire jaune, grinçant, empesé d'un fond que l'on sent prégnant et très personnel. Il y a de l'intime là-dedans. Quoi, on ne sait pas exactement, comment démêler la fiction du vécu, les deux fusionnent certainement pour nous livrer la trace de ce que l'on a tendance à trop communément appeler un « message ». Ce qui ressort, principalement, est **le rôle des hommes dans notre société actuelle.**

A propos des femmes cela est dit et redit, on nous demande tout et son contraire. Ce à quoi l'on pense avec moins d'évidence, par contre, c'est que ce qui est valable pour les femmes l'est tout autant pour les hommes. Pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui trinquent. Sans défauts, pas de vivant : **du trop lisse, et ce trop lisse on sent que les Gérard Gérard n'en veulent pas. Ils ont une dent contre les discours de bien-pensance, contre les injonctions quotidiennes, et vont s'appliquer durant le spectacle à décimer une à une toutes les images de la masculinité.** Chaque facette en est explorée, et ces propositions interviennent comme les éclats passagers d'une boule disco, s'avancent puis partent en fumée. Et toujours dans ce jeu qui sait passer du bouffon au sensible, du grave au burlesque. Le tout avec des références aussi savoureuses que populaires, telle que la figure du super-héros salvateur (Superman) ou Johnny Hallyday. Ce titre de **«SurMâle(s» nous renvoie bien sûr à Jarry et son roman *Le Surmâle*.** En excellent visionnaire, Jarry proposait une idée de l'homme surpuissant dans sa forme et sa performance (notamment sexuelle) reproductible à l'infini, rejoignant les délires d'une naissante société de la machine et de la productivité à outrance. Reflétant à leur tour leur époque, les Gérard Gérard expriment la schizophrénie d'une masculinité protéiforme et trouble. D'où l'aspect disloqué du titre, d'où son pluriel qui se termine sur une parenthèse inachevée : il n'y a ni finitude, ni réponse possibles face à une telle intransigeance.

À part cette question masculine, **c'est à la totalité de la société actuelle que «SurMâle(s» s'attaque**. Sont singées et mises à mal, pêlemêle : les soit-disant valeurs françaises et leur idéalisme suspect, la démagogie d'une politique où gauche et droite finissent par se fondre en un même discours providentiel, l'abêtisation d'un individu trop bon public qui avale tout sans discernement, du divertissement vaseux à la malbouffe aseptisée… Un monde fait de faux-semblants où le spectacle tient lieu d'effectif, où le spectaculaire remplace toute réflexion. Un monde faux joué avec du faux, des masques de latex et des flingues en plastique, un monde déréalisé version kitsch où ce sont les sosies de Johnny qui mènent le show. **La somme de ces incongruités est une pièce indéfinissable qu'il faut voir pour saisir. Une pièce qui n'aurait pu être faite que par des hommes, qui n'aurait pu être faite que par les Gérard Gérard surtout.**

Lisa Dumas

Le Journal du Dimanche

Quête de sens sur les planches

AVIGNON EN OFF - Une pièce fait parler d'elle en Avignon Off : une création qui s'attaque, entre autres, aux crises existentielles du théâtre actuel.

Le danger du mauvais théâtre qui ne croit plus en lui-même, et de l'impuissance émotionnelle sous forme de saynètes insensées, se trouve au cœur de *SurMâles(s*, nouveau projet de la compagnie Gérard Gérard. La pièce démarre bien, forte de ses questionnements et de ses envolées absurdes plongeant les comédiens dans un drôle de pétrin, le tout bercé par un ton mordant et ingénieux, étayé par une suite de scènes prises au piège d'un propos glissant qui interpelle l'air vicié du temps, la dictature de l'immédiateté et des satisfactions virtuelles.

Portés par une belle complicité, bourrés d'énergie, Alexandre Moisescot, Maxime Donnay et Julien Bleitrach incarnent des comédiens égarés. Assez fous pour se tirer dans le pied, ce sont des mâles programmés pour dominer la situation. Ils remuent toutes sortes de motifs illustrant une folle époque exposée à la démagogie et aux fausses valeurs, un monde karaoké, emballé, déconnecté de lui-même alors qu'il n'a jamais été aussi connecté.

Pour ce faire, ils se moquent de tout, comme si tout avait déjà explosé. Et font tout à l'envers, de leur final d'une noirceur et d'une violence digne d'un mauvais polar asiatique, jusqu'à cette aube poétique désenchantée. Entre temps, Superman et Johnny Hallyday auront mis leur grain de sel… Bref, cela part dans tous les sens, le jeu l'emporte parfois sur le propos mais c'est fait pour, avec bonheur et sans prétention. Avec une écriture finaude et des comédiens prometteurs, cela tient vraiment son diable de rythme. Dommage que la troupe ne reste en Avignon que jusqu'au 17 juillet. Au mois d'août prochain, en plein air, on pourra la retrouver au festival de théâtre de rue d'Aurillac.

SurMâle(s), 18h50 au Nouveau Ring, jusqu'au 17 juillet (tél. 06 58 21 34 36)

Alexis Campion - leJDD.fr
jeudi 14 juillet 2016

Théâtre du blog
la juste mesure du spectacle

Surmâle(S - Compagnie Gérard Gérard
Festival d'Aurillac 2016

L'ombre d'Alfred Jarry rôde sur ce spectacle hautement absurde, dont on prend plaisir à ne pas toujours saisir le fil rouge. La représentation prend place dans cette cour d'école où les compagnies mettent leurs recettes en commun, le Collectif des Chevronnés.

Alexandre Moisescot, Julien Bleitrach et Maxime Donnay entrent en scène coiffés de têtes de canard, de chien et de cochon. Ils se mettent à table, le chien fume, le cochon ouvre un journal, ils s'esclaffent, boivent un café, rugissent, se tirent dessus, se relèvent.

On annonce un débat, ayant « marre de brailler du théâtre de rue », mais le public est là. Nombreux. Très nombreux au vue de la situation géographique de la cour par rapport au centre d'Aurillac.

« Au début, c'était des performances pour les pizzerias, moi c'est Tadeusz Kantor, l'acteur n'est pas un objet, mais l'objet est un acteur… » affirme Alexandre. Ils se disputent, esquissent un petit ballet avec des ombrelles, Alexandre se coiffe d'une perruque verte, brandit un drapeau tricolore : « De quoi rêvent les Français ? « . Une sorte de SuperDupont introduit ce qui devient peu à peu, finement, sans qu'on le voit venir, un débât politique où la parole est donnée, pour de vrai, puis pour de faux. On pose des questions ridicules sur les engagements, on annonce la dissolution de l'Assemblée Nationale, Superman débarque sur un engin à roulettes, on s'étreint dans un caddie, un chat doré surgit de ces amours...

Tout dégénère dans une débauche totalement foldingue. « Arrête de douter, ton texte est fin, peu d'acteurs de rue sont de vrais acteurs ! »... Il fallait oser.

On rit, on s'émeut, on est supris même si l'on a parfois le sentiment de ne plus savoir trop où donner de la tête dans cette débauche d'objets tirés d'un magasin de Walt Disney, bercée par un humour franchement décapant qui ravit un public fort ombreux.

Il existe également une version pour salle de spectacles, plus concentrée, qu'on aimerait voir.

Edith Rappoport

L'INDÉPENDANT

Est-ce que vous pourriez essayer de nous définir la conception du théâtre de Gérard Gérard, ou la vôtre plus personnellement ?

Julien Bleitrach : Les premières choses qui me viennent sont : un théâtre qui soit veut dire des choses, soit faire ressentir des choses mais qui ne se prend pas au sérieux. Et des créations théâtrales où le comédien a une place importante. C'est-à-dire qu'il a une place qui lui donne la liberté de s'amuser et de jouer.

Alexandre Moisescot : Je pense qu'on a toujours un rapport un peu « coquin », un rapport ludique avec un le spectateur, et deux les conventions théâtrales. Le théâtre est un art millénaire qui fonctionne sur des codes à peu près établis qui sont souvent remis en question, notamment le quatrième mur, la place du public etc. Mais il y a plein d'autres choses, il y a les apartés, un comédien qui a deux rôles… Nous on a une certaine distance, un certain humour vis-à-vis de ça, c'est présent partout. La place du spectateur peut varier selon les spectacles mais en tout cas on ne joue jamais dans une boîte, comme au cinéma, les yeux dans les yeux de comédien à comédien. Le public a toujours une place pour nous, qu'il participe ou qu'il ne participe pas, mais il est toujours impliqué. Qu'il soit pris à témoin ou bien qu'il soit considéré comme le citoyen qui élit l'assemblée qui prend la parole – dans Tempête. Il y a eu une exception c'était Les Fantoches mais sinon à chaque fois il y a ça. Donc en résumé le rapport au public et le rapport aux conventions théâtrales. Après, il y a toujours une forme d'humour dans ce qu'on fait. Même quand on monte une tragédie. Et peut-être que parfois cet humour réside seulement dans la forme, mais il y a toujours… enfin, on s'appelle Gérard Gérard quand même.

SurMâle(S est votre dernière création qui a été jouée début février à Paris, est-ce que vous pouvez nous présenter le projet ?

Alexandre Moisescot : En fait il y a deux choses. Il y a le spectacle c'est-à-dire la forme, où là on avait envie de se lâcher un peu et de se dire « produisons une forme où notre démarche va être de ne pas se poser de questions et de vraiment se faire plaisir et voir ce qui sort ». Donc on a relié ça aux surréalistes qui est un mouvement qui nous inspire pas mal, même beaucoup. Sauf qu'en fait ce principe surréaliste de lâcher-prise, de flinguer le cerveau pour laisser les formes apparaître et laisser aussi les rêves, notre psychologie se lâcher complètement – pas partir d'un texte etc. – on le fait très peu en théâtre, et là on avait envie de se donner cette espèce de cour de récréation où tout est permis y compris nos rêves à nous. Donc c'est un peu parti de là c'est-à-dire « ah Julien, de quoi tu rêves ? » .. Et après il y a le fond. Et le fond est venu de la forme, c'est-à-dire qu'à force de se lâcher il fallait essayer de rabibocher, de voir de quoi ça parlait finalement, quand on se lâche de quoi ça parle. C'est un peu comme une psychanalyse. On a tout de suite pensé à Jarry avec Le Surmâle, et SurMâle(s c'est un truc qui nous parlait par rapport à la position des hommes dans notre société, où on est des surhommes. Par exemple moi, je suis avec [montre ses enfants] Valerio en costume de Spiderman, en même temps j'ai mon petit bout de trois mois dans la poussette, je suis en train de faire une interview… Il y a ce côté-là dont on a l'habitude avec les femmes, qui est un peu considéré comme « normal », une nana doit travailler, doit s'occuper des gosses, doit faire douze-mille trucs en même temps. On a l'impression que ça devient aussi un peu pareil pour les mecs, que la société actuelle nous demande beaucoup beaucoup beaucoup, qu'il faut toujours plus plus plus plus plus, qu'il faut des surhommes. Et en même temps quels sont nos rêves là-dedans, nous on a peut-être envie d'être plus que ce qu'on est. On a peut-être envie d'être de meilleurs artistes que ce qu'on est, on a peut-être envie d'être de meilleurs pères de famille que ce qu'on est, on a peut-être envie d'être de meilleurs amants que ce qu'on est, on a peut-être envie de pouvoir voyager malgré tout ça ou de pouvoir carrément changer le monde. Donc on questionne notre limite par rapport à nos rêves, à nos idéaux, et notre limite en tant qu'homme.

Julien Bleitrach : Aujourd'hui ce n'est pas évident de savoir se situer, ni d'avoir des prises de position qui soient claires, tout est une peu nivelé donc c'est difficile d'avoir envie de revendiquer quelque chose de fort, de beau, parce que c'est dur d'y croire. Et pourtant, on a envie d'y croire. Que ce soit nous par rapport à ce qui nous entoure, ou nous avec nous-même. De rêver aussi, juste d'avoir des envies, des rêves, des désirs qui nous dépassent et qui nous transportent. C'est notamment pour ça que dans SurMâle(s on parle du monde en toc, parce que ça nous a paru assez flagrant qu'aujourd'hui du jour au lendemain t'es capable de tout obtenir, avec Amazon t'as envie de quelque chose tu le commandes, avec internet t'as envie de partir au Cambodge et de voyager en deux temps trois mouvements tu prends ton billet d'avion et tu peux y aller, et donc finalement comme tout est « obtenable » très facilement, est-ce que c'est encore possible de rêver comme avant ?

Alexandre Moisescot : Et là on parle de services ou de produits, mais on peut aussi parler de gens. Par exemple pour SurMâle(s à un moment donné j'ai interviewé des nanas en leur demandant quel tétait pour elles l'homme idéal. Et c'était une super jolie nana, une petite pépette mexicaine de trente-cinq ans qui me dit « moi j'habite en France et franchement j'ai l'impression d'être un produit de supermarché ». Elle me parle de son aventure et donc elle va sur AdopteUnMec, elle va sur Tinder et ce genre de trucs et là c'est pareil. C'est-à-dire que ce soir j'ai envie de tirer mon coup, je vais sur Tinder je fais [mime un smartphone] « hum non non non non, ah oui elle peut-être », c'est vite-fait c'est…si on veut – parce que Tinder c'est pour tirer un coup, mais AdopteUnMec c'est pour avoir une relation – même le rêve amoureux, dont il est quand même vachement question dans le spectacle, est aujourd'hui consommable. Alors nous on est encore aux prémisses de ça, c'est le début de ces choses-là, mais [désigne ses fils] lui, ça va être ses premières expériences… Donc, qu'elle image de l'autre tu as quand tu peux l'avoir en deux-deux. J : Et encore, ce qui est flippant c'est que finalement tu peux consommer l'autre en deux secondes mais à partir du moment où il te fera des reproches ou quelque chose qui ne te plaira pas, tu pourras le zapper et en prendre un autre. Donc où est-ce qu'elle est la relation amoureuse là-dedans, où est-ce qu'elle est la réelle rencontre de l'autre, dans le cas où tu peux avoir seulement le positif et pas le reste. A : Je sais pas à quel point on est complètement dans notre époque parce qu'aujourd'hui il y a plein de jeunes qui sont moins libertins que les soixante-huitards et moins désabusés que les années 80-90, ou si justement on est complètement à côté qui est dans la consommation permanente y compris de l'être humain.

(... EXTRAIT...)

L'INDÉPENDANT

C'est certainement qu'il y a une espèce de fragmentation. Comme vous dites qu'il y a des figures très multiples de l'homme idéal il doit aussi y avoir des figures très multiples de comment on peut vivre l'amour, et il faut se retrouver parmi toutes ces possibilités.

A : Finalement dans les deux scènes de fin, si on réfléchit bien il y a : l'amour filial qui est abordé avec Matéo qui n'est pas là, l'amour amical qui est entre nos deux personnages et aussi nous réellement, et ces deux vieux – on ne sait pas si c'est des amis ou des amants – mais c'està- dire l'amour… le long amour quoi, la longue histoire d'amour. L'amour presque d'un couple marié. Et ces trois sphères, amour filial amour amical et amour marital, on sent dans la manière dont on les traite que ce sont des choses qui prennent des coups, qu'elles ne sont pas restées des diamants parfaits. Le fils est pris est un weekend sur deux, l'amical c'est parce que l'autre est complètement désespéré qu'on le prend par la main, l'amour marital il y a alzheimer derrière c'est quand même un suicide qui se dessine. Mais néanmoins j'ai l'impression que c'est un peu ça qu'on défend, une certaine forme de fidélité, en tout cas de profondeur où on se dit ben ouais, c'est pas idéal, et on prend des coups dans ces histoires-là mais ce sont des histoires profondes. Plutôt que du consommable et du kitsch et du toc et du MacDo et du Tinder et compagnie.

J.B. : Mais à propos des figures multiples dont tu parles, le truc c'est qu'aujourd'hui on est « capables » de travailler chaque figure. Tu veux être bricoleur, tu vas aller regarder sur internet comment bien bricoler. Donc aujourd'hui on nous demande d'être toutes ces figures à la fois, quelque part parce que ce n'est pas très compliqué de pouvoir comprendre les ficelles qui font que tu peux être un mec sensible, qui font que tu peux être un bon cuisiner et un bon bricoleur. Donc on a cette sensation-là que ce n'est pas à nous de choisir, qu'on n'a pas à choisir et qu'on doit être tout à la fois. Vous parliez des différentes formes d'amour présentées dans le spectacle, qui sont des amours cabossées, douloureuses. Mais les scènes rassemblent également d'autres éléments très hétéroclites – qui font référence autant à la culture populaire avec Superman ou Johnny, qu'à la politique, aux médias ou aux différentes formes de pouvoir – tous mis à mal, d'une manière satirique.

Quel est votre avis quant à la place de la satire au théâtre aujourd'hui ?

J.B. : Je pense qu'avec la satire, avec le fait de pouvoir se moquer, de pouvoir caricaturer, on se rassemble tous autour d'une complicité. On ne prend pas ça pour argent comptant. C'est compliqué au théâtre de proposer une scène, de proposer un spectacle avec un message qui soit clair, qui soit blanc ou qui soit noir ou qui soit gris, parce que tout d'un coup ça fait très donneur de leçons. Donc c'est vrai qu'en mettant un humour, un second degré, au moins le message est clair : voilà, on va parler de ça mais après à chacun de voir ce qu'il veut voir et de démonter, d'analyser la situation. Par exemple, notre scène avec les politiques on s'est raconté qu'elle se passe sur un plateau télé ultra bling-bling et très paillettes, donc extrêmement faux, et ça nous permet de proposer une critique de la télé, de l'utilisation des médias.

A.M. : Et une critique des politiciens. Parce que le journaliste devient le Premier Ministre du mec dont il a fait la promo. Et ça c'est quand même très drôle si on veut, sauf que ça se passe dans la vie ! Je pense qu'il y a plein d'éléments dans notre spectacle qui appartiennent à la satire, parce qu'en fait on est très denses, c'est-à-dire que les choses s'accumulent. SurMâle(s fonctionne sur un système d'accumulations. Très rapidement le Superman devient handicapé, les choses se télescopent super vite. Par exemple, j'étais avec Valerio au château de Carcassonne, donc il était en Spiderman, il me demande une épée de chevalier et il a un tatouage La Reine des Neiges. Et c'est ça aujourd'hui ! Tout est complètement aggloméré. Donc ça vient d'un côté satirique mais en fait on est dans une époque comme ça. Je pense que le rythme du spectacle correspond au rythme de notre époque, où tout va vite : « ah l'ennemi c'est Daesch ! Oh putain salauds de terroristes ! ». Attends mais qui l'a financé, d'où sort Daesch exactement ? On sait pas, on s'en fout, on va plus vite que ça. Et tout est une caricature. A propos de la satire, pour moi le truc le plus énorme du spectacle c'est quand [s'adresse à Julien] tu fais la remise des Oscars et qu'on revient en handicapés, là les gens craquent parce qu'en fait c'est de l'humour grinçant, sur de l'humour grinçant, sur de l'humour grinçant. Ce n'est pas de la farce bon enfant, Beaumarchais à l'époque qui inversait le rôle de maître et esclave, ce n'était pas juste de la comédie, il y a un message derrière tout ça, ça pique. Et je le vois dans cette scène-là particulièrement, là c'est la scène de trop. On arrête de rigoler, ça devient carrément ultra glauque. On fait de l'humour un peu noir, un peu grinçant, sauf qu'on l'accumule. Et on s'est souvent dit ça tous les deux : c'est un spectacle violent, sombre, qui a des allures de comédie. Mais en fait ça ne fait que grincer, jusqu'à un moment où ça grince trop et là il y a une espèce d'explosion de confettis pour ensuite basculer dans quelque chose de beaucoup plus sensible et de beaucoup plus doux. Tout le monde est au courant de ce dont on parle mais le fait de les montrer comme ça et de forcer le trait, les gens le prennent bien plus dans la tronche.

Vous parliez de la participation du spectateur, et que justement la représentation de rue amène plus de participation active de la part du public. Quel est le rapport au spectateur que vous voulez entretenir, est-ce que vous aimeriez que les gens s'investissent plus en allant au théâtre que ce qui est actuellement admis, est-ce que vous pensez que la chose soit possible ?

A.M. : Moi ce que j'aime au théâtre c'est quand on est dans le présent à fond. Pour moi c'est là qu'est l'essence de notre art, c'est le présent et c'est : le temps, le temps présent, et les gens qui sont en face, tout le monde qui est là. Les techniciens, les comédiens, le public. Si on arrive à un moment donné à tous se prendre en compte, on peut arriver à une espèce de sentiment que je n'ai jamais éprouvé ailleurs qu'au théâtre, qui est une espèce de sentiment de communion, où on ne se connait pas, et tout le monde est heureux d'être là ensemble. Et ça c'est presque sacré comme émotion. J : Personnellement quand je vais au théâtre, ou quand je vais voir un concert, je suis parfois content juste d'être spectateur. Je suis fatigué de ma journée, et je viens pour que quelqu'un me fasse un cadeau. Un groupe de musique, je viens pour qu'ils me donnent une énergie, ils me donnent un truc, je suis content qu'on ne me fasse pas monter sur scène et qu'on ne m'en demande pas trop. Donc non, je pense qu'on n'a pas forcément envie de plus aujourd'hui de la part des spectateurs. Au contraire parfois on demande des choses aux spectateurs et je suis touché et impressionné de ce qu'ils donnent.

(... EXTRAIT...)

la Nouvelle République
www.lanouvellerepublique.fr

Indre-et-Loire spectacles

Sortie de résidence au pOlau

Trois des douze comédiens composant la compagnie Gérard Gérard ont proposé au public un aperçu de leur travail de création réalisé pendant leur semaine de résidence effectuée au pOlau (pôle des arts urbains). Certaines scènes de leur nouveau spectacle, *Surmâle(S* (prévu pour février 2016), ont ainsi été mises bout à bout, et les acteurs, après avoir présenté les prémices de leur création, ont expliqué aux spectateurs que l'oeil extérieur leur était important, afin d'avoir leurs ressentis et impressions. Une manière d'être et d'agir qui correspond intégralement à l'état d'esprit de la compagnie des Pyrénées-Orientales qui « aspire à ne pas se fixer de limite et à continuer de questionner le rapport au public, le rapport au réel et à l'illusion ». Ils ont, en une heure, déchaîné un public en plein après-midi : rires, four-rires, larmes, surprise. Les spectateurs, conquis, ont ovationné cette oeuvre originale, surréaliste et touchante. Avec « Surmâle(S », le pari est largement atteint pour la Cie Gérard Gérard, puisque les questionnements annoncés, relatifs à notre monde en toc, au vrai et au faux, à nos rêves préfabriqués ont été abordés tout en finesse et sans que personne ne voit rien venir. À la manière de Jarry, les acteurs- auteurs nous embarquent tout au long de la représentation, destinée à être plus longue une fois le spectacle finalisé. Quant au pOlau, l'accueil de ce genre d'événement prouve, encore une fois, sa place primordiale dans la recherche, l'expérimentation et les ressources « arts et villes ».

La Coulisse

Glissez à l'intérieur du Spectacle

COUP DE CŒUR : ***SurMâle(S*** de la Cie Gérard Gérard

Passer toute une soirée à Confluences avec la Compagnie Gérard Gérard, c'est entrer - entre cinéma, théâtre et musique - dans un univers lyrique où tout peut arriver, notamment avec la toute nouvelle création de la compagnie, SurMâle(S. Farce théâtrale, poétique et burlesque, portée par un trio infernal et vraiment bien barré (Julien Bleitrach, Maxime Donnay et Alexandre Moisescot) **SurMâle(S** nous emmène dans un restaurant chinois de Belleville, entre chien et loup comme ils disent. Du moins c'est comme ça que ça commence…

D'animaux, il n'est nullement question. Quoique... les trois trublions nous font passer du coq à l'âne avec une narration complètement éclatée. Mais ce n'est pas pour autant queSurMâle(S ne nous raconte rien. On y parle du rôle des hommes dans notre société actuelle, de leurs songes, rêveries et fantasmes. Où les trois «mâles» n'ont pas peur de s'égratigner au passage. Et où chacun-chacune trouvent un écho dans notre monde de faux-semblants, fait de tics et de tocs, de leur rêves cabossés et de leur envie de se relever. Toujours. Très bien écrit, superbement incarné, presque magique. Enfin la claque qu'on rêvait de se prendre…

Tout simplement : JUBILATOIRE !!!!!

Marthe Drouin

DIFFUSION

Ulysse Penincq
06.63.01.84.65 / ulysse-diffusion@hotmail.com

PRODUCTION

Alexandre Moisescot
06.61.51.66.19 / alexandremoisescot@hotmail.fr